

LES CLÉS (TEXTUELLES) DES MAISONS CLOSES

Évelyne RICCI, Université de Dijon

Dans le cadre d'une réflexion sur le plaisir, il nous a paru tentant d'étudier les représentations littéraires que les romans galants des premières décennies du siècle dernier offrent des maisons closes, ces lieux entièrement consacrés à l'exercice du plaisir et à sa jouissance. S'intéresser à ces transcriptions littéraires plutôt qu'à la réalité s'explique, d'abord, par l'inexistence de sources d'archives qui permettraient de connaître ces maisons autrement que par les documents de police, les seuls à être à ce jour conservés (et, encore, très parcimonieusement). À défaut, les romans constituent une source de documentation d'autant plus intéressante qu'ils ont été soumis au filtre de la création artistique. La manière dont les romanciers transcrivent la réalité dans leurs œuvres en dit long sur la vision qu'ils ont de ces lieux de plaisir et sur l'image qu'ils veulent transmettre à leurs lecteurs, à une époque où la société espagnole se débat dans les tourments de la répression et de la libération des corps, comme le rappelle Serge Salaün, à propos de la *sicalipsis* au théâtre :

La *sicalipsis* caractérise une certaine massification de l'offre et, surtout, de la demande sexuelle qui concerne toutes les couches de la population ; elle exprime et métaphorise [...] un besoin urgent d'émancipation et de libération des mœurs, contre des siècles de répression cléricale et d'obscurantisme, contre ce dimorphisme sexuel qui conditionne l'éducation et la culture du corps selon que l'on est un homme ou une femme¹.

La représentation qu'offrent les romanciers des maisons closes permet, à travers le filtre de la création littéraire, de mieux appréhender les fantasmes, les attentes, les

¹ Serge SALAÜN, "Les mots et la «chose». Le théâtre «pornographique» en Espagne", dans *Réel, Virtuel et Vérité*, Hispanistica XX, 19, 2001, p. 222.

craintes ou les désirs liés à ces lieux et de mieux connaître ainsi les relations qu'entretient la société de la Restauration et de la Dictature avec le plaisir. De la diversité apparente des points de vue et des traitements littéraires, se dégage une vision concordante de cette relation faite de tensions et de contradictions. Ces romans offrent une vision ambiguë et contrastée du plaisir qui, sans cesse, oscille entre répression et jouissance. À la fois marginalisé et pleinement revendiqué, le plaisir semble, dans ses textes, l'enjeu de toutes les tensions d'une société qui peine à concilier morale et désirs. Les maisons closes en sont, en quelque sorte, la métaphore. Lieux, à la fois, marginalisés et légitimes dans ces textes, ils semblent trouver, au delà de leur valeur de référents, leur véritable mission dans l'expression d'un plaisir littéraire et narratif. De la réalité au texte et du texte à la réalité, le plaisir est au cœur de ces romans, qu'il soit avoué, assumé ou, au contraire, caché, mais, en tout état de cause, institutionnalisé comme lieu public et comme lieu littéraire.

Les textes que nous avons retenus comme objets de cette étude s'apparentent, du fait de leur dimension (une soixantaine de pages), davantage à des nouvelles qu'à de véritables romans. Il s'agit, pour reprendre la désignation espagnole, de *novelas cortas* publiées dans des collections populaires hebdomadaires, généralement bon marché et accessibles à un lectorat très vaste². C'est là une littérature de grande diffusion, publiée sous forme de revues aux titres, présentations, auteurs, thèmes et illustrations souvent semblables. Beaucoup de ces nouvelles appartiennent à la littérature légère ou galante et elles peuvent, au détour de quelques pages, relever de la littérature érotique. Les comportements amoureux et la sexualité, plus ou moins explicitement décrits ou montrés —plutôt moins que plus, on le verra—, sont toujours, au cœur des ces textes, dont les auteurs, aujourd'hui tombés pour la plupart dans l'oubli, ont été, à l'époque, souvent catalogués comme auteurs pornographiques. Certains ont même été condamnés pour leurs écrits, comme Artemio Precioso ou Álvaro Retana, ce qui n'a pas empêché ces écrivains de connaître un succès et une renommée considérables et de jouir d'une indéniable reconnaissance littéraire. Outre les deux auteurs déjà évoqués, on peut citer Felipe Trigo et Eduardo Zamacois, les instigateurs, au début du siècle, de cette littérature, Joaquín Belda, Antonio de Hoyos y Vinent, Emilio Carrere, Alberto Insúa, Alfonso Vidal y Planas, Pedro Mata, El Caballero Audaz (le pseudonyme de José María Carretero) ou, encore, López de Haro.

² Ces "nouvelles" comptaient des tirages très élevés : on parle, par exemple, de 400 000 exemplaires pour *La Novela corta* ou *La Novela de Hoy*. Vendues dans les kiosques, elles étaient accessibles à tous.

Les collections que j'ai retenues sont *La Novela de la Noche*, *La Novela Pasional*, *La Novela Sugestiva*, *El Libro Popular*, *La Biblioteca Hispania* et *La Novela de Hoy*, dans laquelle ont été choisis la plupart des textes cités ici. Cette collection marque, en effet, l'apothéose de cette littérature populaire, non seulement par le nombre de ses publications (plus de cinq cents), mais aussi par son mode de fonctionnement et son succès massif. Fondée en 1922, par Artemio Precioso, et publiée pendant dix ans, *La Novela de Hoy* propose, pour un prix modique et inchangé pendant toutes ces années (trente centimes), des textes d'auteurs dont elle s'est assurée l'exclusivité, en les payant souvent le double de ses concurrents. Ces romans, publiés sur du papier d'assez bonne qualité (ce n'est pas le cas de toutes les collections), comptent souvent une couverture en couleur, un prologue qui inclut une interview de l'auteur et des dessins d'illustrateurs souvent renommés, comme Penagos, par exemple. Tout contribue à rendre familiers et plaisants ces livres populaires qui, dès leur acquisition, promettent un plaisir annoncé par un ensemble d'éléments parfaitement identifiables : les titres des collections et des romans (par exemple, *La Novela exquisita*, *Fru-fru*, *La Novela frívola*, *El cuento galante* ou, encore, *La novela de un libertino*, *Bestezuela de placer*, *La alegría de la carne*, *Las evas del paraíso*), la renommée des auteurs et des collections, les couvertures et les illustrations intérieures. Ces livres proclament ainsi clairement ce qu'ils ont à offrir et c'est comme "objets de plaisir" que les lecteurs les acquièrent. La démarche qui mènent ces consommateurs jusqu'à ces livres peut, sans doute, évoquer celle qui conduit les hommes vers les maisons closes. Dans l'un et l'autre cas, l'objet de la quête, soumis à une médiation financière, est le même, la recherche d'un plaisir, littéraire et/ou charnel, qui implique un processus double, fait, à la fois, de reconnaissance et de surprise. Comme les clients de maisons closes, les lecteurs de ces romans sont à peu près sûrs du plaisir qui leur est promis par l'acquisition de ces biens, même si la forme que ce plaisir revêtira n'est, quant à elle, jamais exactement prévisible, mais jamais non plus tout à fait inédite.

Ouvrir le roman, au même titre qu'ouvrir la porte d'une ces maisons, marque le début d'une nouvelle aventure qui doit guider lecteurs et clients vers un plaisir dont la découverte est semée d'embûches et de difficultés, si on en croit ces textes. À les lire, on ne peut manquer d'être surpris par les détours et les stratégies qu'emploient les auteurs pour évoquer un plaisir dont la représentation est loin d'être transparente : évoqué à demi-mot, à peine décrit, souvent censuré, le plaisir semble devoir davantage se résumer à cette quête qu'à son expérience et à son expression charnelles. Tout semble se passer comme si, sans cesse retardé, le plaisir reposait d'abord sur cette attente et cette tension.

Pour les personnages de ces romans, l'accès à ces maisons closes est loin de représenter un chemin de plaisir, du moins apparemment. Les auteurs se plaisent ainsi à rendre longs, difficiles et tortueux les chemins qui mènent à ces maisons souvent situées dans des quartiers reculés, hors des murs de la ville et, donc, de manière métaphorique, hors de l'espace policé et moral.

Dans son roman *Villa-Miel*, Artemio Precioso choisit des lieux excentrés pour installer ces maisons closes, bâties loin du centre de Urbecharca, ville austère et triste, symbole de la pudibonderie espagnole : "¡Con razón se llamaba así la ciudad más moral, más mojigata y más seria de España! Allí, al parecer, todo el mundo era religioso, casto y abstenio"³. L'auteur oppose cette ville à la Villa-Miel qui donne son titre au roman, une maison close bien particulière, située à dix minutes du quartier des plages, baptisé El Dragón, qui se trouve lui-même à trois kilomètres du centre ville. Pour se rendre jusqu'à cette Villa-Miel, les personnages auront dû quitter la ville, traverser cet espace intermédiaire, avant d'atteindre enfin ce lieu de jouissance et de volupté, désigné comme espace paradisiaque (le mot Paradis conclut, en effet, le roman). Le chemin —littéraire— qui mène de l'enfer au plaisir est long et, surtout, progressif : avant de l'atteindre, il faut s'être d'abord défait de ses habitudes et préjugés. Pourquoi ne pas voir ainsi dans l'espace de la plage le lieu symbolique où l'on commencera à se dévêtir de cette morale étouffante qui, nous dit l'auteur, interdit le plaisir? Il est bon de rappeler, à ce propos, que ce roman, qui prône une sexualité libre et naturelle⁴, source de plaisirs infinis, a été écrit à Hendaye, où se trouvait exilé Artemio Precioso, le directeur de la collection *La Novela de Hoy*, poursuivi pour ses publications jugées par trop licencieuses. À l'image de son personnage principal, lui aussi exilé, l'auteur dénonce cette l'Espagne moralisatrice et pudibonde, cette *Urbecharca* qui interdit au plaisir de s'exprimer à l'intérieur de ses frontières et le rejette dans ces maisons closes excentrées. Comme ces romans, elles offrent à leurs clients ce plaisir que la société interdit d'exprimer ouvertement et qu'elle ne semble tolérer que caché et soustrait aux regards du monde.

C'est donc en cachette qu'on se rend dans ces maisons, comme le narrateur de *Doña Milagros*, un roman de Juan Pujol, qui raconte sa première expédition chez Doña Milagros, "una señora encantadora. Alcahueta, pero encantadora"⁵, propriétaire, on l'aura compris, d'une

³ Artemio PRECIOSO, *Villa-Miel*, La Novela de Hoy, N°279, 16/09/1927, p. 26.

⁴ L'auteur oppose la luxure, conséquence d'un ordre moral hypocrite, à une sexualité naturelle: "la lujuria, aunque es el menos grave de los pecados racionales —no capitales— es repugnante, pero el amor, la práctica serena y natural de los impulsos sexuales, es tan natural como las restantes funciones fisiológicas: comer, dormir...". Artemio PRECIOSO, *Villa-Miel...*, p. 38.

⁵ Juan PUJOL, *Doña Milagros*, La Novela de Hoy, N°273, 5/8/1927, p. 5.

maison close : "Salimos por la puerta trasera del Casino, por callejas torcidas, mal empedradas, pinas y estrechas, con rejas y balcones saledizos"⁶. Que l'auteur choisisse de faire sortir ses personnages par la porte arrière du Casino et leur fasse parcourir des voies sinueuses et dérobées pour se rendre dans ces lieux pourrait laisser penser qu'il y a là quelque plaisir honteux à fréquenter ces maisons closes. Un lecteur averti, pourtant, aura pris plaisir à parcourir ces quelques lignes qui l'invitent à se perdre au delà des voies habituelles, pour y trouver une jouissance marquée du sceau de l'interdit. On l'aura compris, le plaisir dans ces romans emprunte des voies narratives détournées : jamais décrit directement, mais, au contraire, souvent voilé, il s'exprime par métaphores et allusions que les lecteurs attentifs prendront plaisir à déchiffrer. Pour y parvenir, il leur aura fallu ne pas se laisser abuser par cette représentation conventionnelle et extrêmement morale du plaisir que les auteurs semblent leur proposer dans un premier niveau de lecture. Nombreux sont, en effet, ces romans à présenter ces maisons comme les lieux d'un plaisir honteux et clandestin, souvent fréquentés en cachette et aux heures les plus obscures de la nuit.

L'espace diurne du devoir s'oppose ainsi au monde nocturne du plaisir, comme l'exprime, par exemple, très explicitement Alfredo, le personnage principal de *Doña Milagros* :

Todo el día trabajaba en la officine. [...] Maquinalmente despachaba los expedientes que me iba entregando el jefe de la oficina, pero mi pensamiento estaba ausente, fijo en la casita azul de doña Milagros, donde las tres hermanas tan joviales, tan prestas al juego, a la risa, al baile, a todas las formas placenteras de actividad, nos aguardaban desde que el sol se ponía⁷.

C'est également la nuit qu'Ataulfo Sopera, l'un des deux personnages principaux de *Las caricias del otro*, un roman de Alonso de Santillana, surprend Loigoti, le mari vertueux de sa maîtresse, au moment où il pénètre dans un hôtel de passe, accompagné d'une prostituée, lui qui, le jour, prône la fidélité conjugale et défend le mariage⁸. L'obscurité de la nuit semble permettre ce que jamais la lumière du jour n'autorise. D'ailleurs, comme la loi l'y contraignait, ces maisons sont toujours fermées sur elles-mêmes et les fenêtres qui donnent sur la rue demeurent cachées derrière des rideaux et des volets intérieurs hermétiquement clos. C'est par une telle description que débute *La Casa de las confidencias*, le roman de Marcel Duvernois traduit du français, dont l'action se déroule dans les différentes chambres d'une maison close parisienne située dans "Una calle no muy lejos del centro, pero de poco tránsito. Una calle

⁶ *Id.*, p. 9.

⁷ Juan PUJOL, *Doña Milagros...*, p. 21.

⁸ Voir Alonso de SANTILLANA, *Las caricias del otro*, La Novela Pasional, N° 171, p. 44.

discreta, como la casa, que no lo puede ser más. ¡Figúrense ustedes que tiene siempre echadas las persianas!"⁹.

L'obscurité, qu'elle soit réelle ou artificielle, entoure, donc, toujours ces espaces de plaisir. Si les auteurs ne situent pas toujours les visites dans ces maisons la nuit, elles ont lieu, au plus tard, en fin d'après-midi et elles sont souvent entourées d'une très grande discrétion. C'est avec un luxe de précautions que, dans le roman de Gutiérrez Gamero, *La Gotera*, les clients se rendent à l'hôtel de Doña Gregoria et qu'ils en sortent, comme le futur beau-père du narrateur, Francisco Perogil, "el cual, al salir, miró receloso a un lado y a otro, luego tomó calle abajo"¹⁰. Souvent les clients de ces maisons se doivent d'inventer ruses et stratagèmes pour accéder à ces lieux et certains vont jusqu'à se jouer du temps lui-même, comme le protagoniste malheureux du roman de Francisco Camba, *La venganza de Gaitán*. Ce personnage qui multiplie les métiers pour subvenir aux besoins de sa femme, toujours plus exigeante, et qui ne possède plus un seul instant à lui découvre un soir le plaisir dans les bras de la prostituée d'une maison close. Pour continuer à la fréquenter, il ne peut que voler à son employeur, c'est-à-dire, dans son cas, l'État, le temps qu'il préfère consacrer désormais au plaisir. Le prétexte qu'il invente lui permet d'échapper à ses obligations, mais aussi au temps social. Il fuit dorénavant chaque matin le monde, pour se réfugier hors du temps, dans cette maison close.

Les auteurs présentent donc ces maisons closes comme des lieux retranchés du monde, sans autre relation avec lui qu'une porte que l'on pousse discrètement. Ces portes, sur lesquelles les romanciers s'arrêtent, d'ailleurs, chaque fois, marquent le passage entre deux espaces antagonistes, celui de la morale et celui de la jouissance. Elles sont une première étape dans la découverte du plaisir. Les descriptions de l'instant particulier où les clients frappent à la porte et où ils pénètrent dans ces lieux cachés et obscurs sont, d'ailleurs, nombreuses. Dans *Doña Milagros*, l'ami du narrateur, et son initiateur, est décrit au moment où il donne le premier coup de heurtoir sur la porte qui va s'ouvrir: "Llamó Peña, golpeando con el aldabón [...]. Se abrió la puerta, y la doméstica nos hizo entrar en la salita que correspondía a la ventana"¹¹. La maison close qui s'ouvre sous les coups de marteau du client est, on l'aura compris, une métaphore d'un plaisir en puissance, dont l'étape liminaire a été franchie, par le client, avec le passage de la porte d'entrée et, par le lecteur, avec la découverte des premières pages du roman.

⁹ Marcel DUVERNOIS, *La Casa de las confidencias*, La Novela Sugestiva, N°12, p. 5.

¹⁰ E. GUTIERREZ GAMERO, *La Gotera*, La Novela de hoy, N°22, 13/10/1922, p. 32.

¹¹ Juan PUJOL, *Doña Milagros...*, p. 9.

Au moment où l'on pénètre dans ce lieu retranché du monde extérieur et caché de la lumière du jour, se met en place une temporalité nouvelle, celle de l'instant et de l'éphémère, mais aussi celle de l'atemporalité. Le temps qui paraît ne plus s'écouler (nombreux sont, dans ces romans, les clients qui perdent toute conscience du temps qui passe) est réduit à un instant et à une seconde uniques, ceux du plaisir. À en croire ces romans, les maisons closes constituent donc des lieux à part, hors du monde et hors du temps. Ces espaces marginalisés, entièrement consacrés au plaisir, en deviennent en quelque sorte la métaphore, comme si nécessairement l'essence du plaisir devait résider dans cette mise à l'écart.

Les femmes qui travaillent dans ces maisons sont, elles aussi, rejetées par la société et elles apparaissent dans ces romans comme des êtres marginalisés. Leur travail et, donc, le plaisir dont elles font commerce sont, socialement du moins, soumis à l'opprobre et au rejet.

C'est emplie d'un profond sentiment de honte que Sacramento, la tante du personnage principal d'un roman de Hoyos y Vinent, apprend que son neveu fréquente la maison des Chipilinas, une maison close, qu'une de ses amies lui présente comme un lieu de perdition et de vice. Plus pieuse encore que son prénom ne le laisse supposer, cette femme mène une véritable croisade pour arracher son neveu des griffes de ces êtres démoniaques que sont les prostituées : "con paso firme y ademán resuelto, llegaba la Fernández de Velasco decidida a arrancar su presa a los demonios con faldas, como hicieron antaño algunas santas guerreras"¹². À ses yeux, cette maison close incarne le refuge du diable : "Sacramento creíase víctima de una legión de demonios, como los que en los siglos de oro de la leyenda cristiana poblaban la noche de los benditos santos penitentes del desierto"¹³. Celui qui, tel un Sauveur, l'aide dans sa lutte contre ce lieu diabolique est présenté, très ironiquement, comme un archange par l'auteur : il l'a sauvée, certes, mais il précipite sa perte en devenant son amant et en l'entraînant, clin d'œil de l'histoire, dans une vie de plaisirs sans limite. Cet épisode dévoile ainsi l'hypocrisie qui entoure ces maisons closes et le plaisir dont elles font commerce. Dénoncées comme des lieux honteux et immoraux et présentées comme les antres du démon, elles ont tôt fait de se transformer au fil des pages en endroits paradisiaques, célébrés comme tels par les clients et par les romanciers. Il est fréquent que les auteurs fassent de ces maisons des temples du plaisir où officient des prêtresses déshabillées, érigeant ces lieux en paradis païens ou en "couvents laïcs", comme Juan Pujol qui dresse le portrait des trois "nièces" de Doña Milagros : "las tres deliciosas criaturas soportaban gustosas la vida claustral, encerradas

¹² Antonio HOYOS Y VINENT, *La hora de la caída*, El Libro Popular, N°4, 1/08/1912, p. 20.

¹³ *Id.*, p. 22.

en aquella especie de convento laico, únicamente entregadas a ejercicios que tenían poco de espirituales"¹⁴.

Entre Enfer et Éden, les maisons closes symbolisent toute l'ambivalence dont le plaisir lui-même est l'objet dans ces romans. Condamné et recherché à la fois, il semble résumer les contradictions d'une société qui le revêt du sceau de l'immoralité pour mieux y succomber. La définition que donne Emilio Carrere, dans *La novela de un libertino*, de Mercedes, la maîtresse du narrateur, pourrait tout à fait s'appliquer au traitement que cette société réserve au plaisir: "Aunque en la intimidación es [Mercedes] de un apasionamiento volcánico, sabe cubrir su rostro lúbrico con una correcta careta de hipocresía"¹⁵. Que l'on entoure ce plaisir des voiles de la religion pour le condamner ou, au contraire, le célébrer montre à quel point il est difficile de se défaire du poids aliénant de cette tradition qui poursuit les Espagnols jusqu'au plus profond de leur intimité et qui les fait regarder le plaisir avec défiance, semblent dire ces romans, pour mieux y succomber. Même lorsque les auteurs détournent la rhétorique religieuse habituelle et en rient, elle demeure présente dans les ébats amoureux, comme le montre, une fois encore, ce roman libertin de Emilio Carrere:

-¡Ah, es usted el demonio!- tornó a risotear ella, sentándose cerca de mí.

Cuando una dama me dice que soy el demonio, ya conozco cuál es mi obligación inmediata. Debo besarla en la boca, con todo el ardor que me sea posible. Las señoras tienen del demonio un concepto encantadoramente elevado. Un amante puede ser el Demonio, mientras que un marido no pasa de ser un pobre diablo. Eva recuerda que fue la serpiente diabólica quien la tentó, y como no está arrepentida, las cosas del placer las sigue relacionando aún con el infierno. En consecuencia, aprisioné a la señora de Fandullo por los flancos magníficos, me la senté en las rodillas y la besé en la boca¹⁶.

On le voit, cette femme accepte assez aisément de se laisser séduire par son amant et de lui céder sa vertu, toute théorique d'ailleurs, mais le chemin du plaisir est semé de préjugés, en particulier ceux de la religion qui imprègnent si fortement les discours et réservent au mariage l'exercice de la sexualité. Hors du mariage, point de sexe donc, et dans le sexe, point de plaisir, comme le résume parfaitement le roman d'Artemio Precioso, à propos du personnage principal: "Pronto la estepa matrimonial llenó su espíritu de brumas y adormeció los deseos de la carne hasta llegar a realizar el acto con arreglo al ideal católico, esto es, sin placer, en un

¹⁴ Juan PUJOL, *Doña Milagros...*, p. 28.

¹⁵ Emilio CARRERE, *La novela de un libertino*, La Novela de Hoy, N°269, 8/07/1927, p. 22.

¹⁶ *Id.*, p. 17.

completo acorchamiento de la carne, en una anestesia parecida a la que proporciona la cocaína”¹⁷.

La conception du plaisir demeure profondément liée à la notion de péché. Considéré par beaucoup comme anormal et immoral, il est, dans ces romans, rejeté et reclus dans ces maisons closes qui sont le symbole de toutes les hypocrisies et contradictions d'une société qui semble désirer autant qu'elle le craint un plaisir qui, en tout état de cause, la préoccupe. Que ce plaisir doive demeurer caché prouve à quel point le désir est réprimé tout en étant constamment recherché, ces romans en sont la preuve. Après avoir été longtemps de simples romans galants, ils deviennent de plus en plus ouvertement érotiques au fil des années, révélant par là-même l'attrait croissant qu'exercent sur les mentalités ces espaces sexualisés dont l'exploration devient l'obsession. Les romanciers permettent aux lecteurs de franchir ces portes secrètes, devenant, en quelque sorte, les entremetteurs d'un plaisir dont ils possèdent les clefs textuelles. Ils transforment les lecteurs en voyeurs, avant qu'ils ne deviennent, peut-être, les acteurs de leur propre plaisir.

Une fois leurs portes franchies dans les romans, les maisons closes offrent à leurs clients des plaisirs qu'ils assouviennent difficilement au dehors, devenant ainsi, sous la plume des romanciers, des “temples”, des “jardins”, des “palais” ou, encore, des “maisons” de plaisir. On peut même lire, dans certaines descriptions de ces maisons closes, une métaphore du sexe féminin, mystérieux, obscur et attrayant à la fois, que l'on cherche, pressé ou timide, à investir. L'accès à ses temples du plaisir, devant lesquels montent la garde des sentinelles plus ou moins raides, permet de déguster, avec plus ou moins de bonheur et de rapidité, des plaisirs que seuls ces lieux sont capables de donner. C'est, par exemple, avec la nostalgie d'un bonheur perdu à jamais que le narrateur du roman de Juan Pujol, *Doña Milagros*, se souvient de la première fois où il entra dans la chambre exigüe de Paquita, sa jeune maîtresse, dont désormais il ne possède plus la clef:

En las galerías de mi memoria todavía aquel cuartito estrecho de la primera noche en que Paquita fue mía se me aparece como un refugio único, como la estancia indescriptible de un palacio encantado donde la vida me dio su mejor fruto y al que no se puede volver cuando se ha perdido esa mágica llave que abre todas las puertas a perspectivas venturosas: la juventud ilusionada¹⁸.

Le bonheur, forcément “indescriptible”, qu'il ressentait alors qu'il possédait la “vigueur” de la jeunesse qu'il lui permettait de pénétrer ce “palais enchanté”

¹⁷ Artemio PRECIOSO, *Villa-Miel...*, p. 18.

¹⁸ Juan PUJOL, *Doña Milagros...*, p.14.

s'apparente fort au plaisir sexuel qu'une seule clef suffit à offrir. Les portes des maisons closes s'ouvrent donc, dans ces romans, sur un espace réservé au plaisir de la chair, que celui-ci soit plus ou moins explicitement évoqué. On fréquente ces lieux pour y trouver ce plaisir voluptueux que les prostituées sont disposées à donner, à l'inverse des femmes que l'on fréquente hors de ces murs et qui, elles, apparaissent, comme des citadelles imprenables.

Pourtant, à en croire ces romans, fort pudiques dans leurs descriptions, les ébats amoureux semblent assez monotones et la jouissance bien silencieuse. Alors que les romans pornographiques présentent, au fil de la narration, un catalogue nourri d'aventures, de positions et de combinaisons sexuelles, les textes qui nous intéressent ici sont loin d'offrir la même diversité, à quelques exceptions près. On trouve ainsi évoquées, au détour de quelques pages, certaines particularités érotiques qui, pour la plupart, semblent être réservées au seul cadre des maisons closes, comme si leur statut de lieux de plaisir leur permettait certaines initiatives sexuelles plus difficiles au dehors. Le roman d'Alonso de Santillana, *Las caricias del otro*, repose sur cette opposition entre l'espace permissif des lupanars et le monde de l'interdit que constitue le cadre institutionnalisé du mariage. Le texte s'ouvre sur la discussion entre deux amis, dont l'un, Sapera, célèbre avec lyrisme certains préludes amoureux raffinés qui amènent l'homme à "besar con ansia en la dorada gruta, que nos recompensará, espléndida, con todos sus corales hechos brasas y todos su panales hechos miel"¹⁹, alors que l'autre, Loigoti, condamne ces pratiques butineuses propres des animaux et des impuissants. Quoique, selon lui, "un verdadero macho no necesita recurrir a todas esas porquerías para quedar como los ángeles con su mujer"²⁰, il se rend finalement dans une maison close, la nuit bien sûr, pour honorer de ces pratiques une prostituée qui s'y refuse d'abord, avant d'accepter contre une compensation financière et qui finit par sembler "experimentar un gran placer con las refinadas caricias, con los homenajes rendidísimos del varón"²¹. La lettre que la femme de Loigoti adresse à la fin du roman à son mari, qu'elle a, évidemment, quitté pour suivre Sapera, semble s'adresser tout autant à son ex mari qu'aux lecteurs :

"Amigo Loigoti:

Por conocer las caricias que antes que su mujer merecía cualquier pelafustana, decidí seguir a otro. Cada cual busca su felicidad donde cree encontrarla. Ahora, por si vuelve a buscar otra

¹⁹ Alonso de SANTILLANA, *Las caricias del otro...*, p.9.

²⁰ *Id.*, p. 7.

²¹ *Id.*, p. 47.

compañera, no deje de enseñarle todo el repertorio del amor, no sea que venga un buen mozo y le haga lo que usted le negó.

Raquel"²².

Cette lettre qui invite à rechercher le plaisir sous ses formes les plus diverses et qui est, surtout, une revendication de la jouissance féminine apparaît bien moderne au regard des textes habituels. À travers ces évocations parfois coquines du plaisir, ces romans peuvent apparaître ainsi comme des manuels d'éducation conjugale à l'usage des Espagnols auxquels on conseille de traiter leurs compagnes avec raffinement, pour mieux, c'est le but avoué, les rendre fidèles, le plaisir devenant, paradoxalement, le garant de la paix conjugale.

Toujours timidement, les auteurs offrent, au hasard de leurs intrigues, d'autres innovations érotiques que l'on ne trouve, cependant, jamais évoquées dans les simples romans galants qui, comme ceux de *La Novela de Hoy*, se contentent de décrire, plus ou moins suggestivement, des personnages qui s'embrassent, avant de disparaître dans une pièce voisine. Les romans plus osés, eux, mettent en scène des caresses quelque peu différentes. Le roman de Joaquín Belda, *Memorias de un sommier*, est le plus explicite de tous ces textes. Comme le titre l'indique, le narrateur est un sommier qui relate les aventures dont il a été le témoin direct dans un pensionnat de jeunes filles d'abord, puis dans une maison close de la rue Santo Domingo de Madrid, ensuite. S'il est habitué à y accueillir les rencontres les plus classiques, certaines l'étonnent davantage, comme ces deux femmes

que hicieron encima de mí exactamente lo mismo que hacían de ordinario las parejas de hombre y mujer que con tanta frecuencia venían a honrarme con su visita. Lo mismo, pero con una diferencia: que sus ayes y suspiros en el momento crítico eran más apasionados y parecían revestidos de una mayor sinceridad²³.

Il assiste également aux ébats simultanés de deux couples (qui lui font craindre pour sa solidité), l'un composé de deux femmes et l'autre de deux hommes, qui goûtent toutes les positions de l'amour. Parmi ses autres expériences inhabituelles, il relate l'histoire de ce groupe d'hommes et de femmes qui décident de s'empiler sur lui en forme de pyramide, pour leur plus grand plaisir érotique et pour son grand malheur, puisqu'il cède volontairement sous leurs poids, comme si c'était là plus qu'il ne pouvait supporter. Ce "suicide" marquera la fin de sa carrière dans ce lupanar :

²² *Id.*, p. 55.

²³ Joaquín BELDA, *Las memorias de un sommier*, Biblioteca Hispania, s.a., p. 90.

Quise expresar mi protesta de la única manera que a mí me era dable exteriorizarla. Esperé a que todos estuvieran colocados para el cuadro infame, me acordé de Sansón en el templo, rodeado de los filisteos, hice un esfuerzo gigante y ... ¡plan! abrí mis muelles de alambre en siete u ocho boquetes, y toda aquella gentuza vino a tierra con estrépito²⁴.

À ces quelques exceptions près, le plaisir apparaît assez uniforme dans ces romans, tant dans ses formes que dans son expression. Toujours plus suggéré qu'il n'est décrit, cris et soupirs en sont, comme dans ce roman de Joaquín Belda, la manifestation habituelle, lorsque l'auteur ne choisit pas d'autres voies moins bruyantes et plus discrètes pour l'évoquer. Il est souvent sous-entendu, comme si le propos des auteurs était de se retirer au moment où leurs personnages allaient ressentir ce plaisir, afin que, à leur tour, les lecteurs imaginent ce qui n'est pas dit et combrent ce silence de leurs désirs, comme, par exemple, dans *La venganza de Gaitán*. La scène est ainsi décrite : "Un contacto de fuego sintió Arturo más bien, algo vivo, punzante y candente: el puñal rojo de una lengua que se le metía por entre los labios y le llegaba no sabía adónde. (...) Levantóse pálido, estremecido: -¡Vamos!"²⁵. Si ce plaisir semble, d'ailleurs, être autant le propre des hommes que des femmes dans ces textes, le roman d'Alonso de Santillana, *Las confidencias de Nelly*, en dévoile la supercherie, grâce à une prostituée, Nelly, qui, pourtant, se souvient avec nostalgie du temps passé dans ce lupanar chic qu'elle n'a quitté qu'avec regret. Alors qu'elle évoque un diplomate russe qui allait devenir son mari, elle avoue : "Yo me daba buena maña para fingir los goces del amor... Y como yo saliera de su abrazo lo confusa y enrojecida que es debido..."²⁶.

Le plaisir apparaît donc comme une réalité fictive dont les femmes sont l'instrument. Elles feignent, c'est leur métier, de le ressentir pour mieux accroître celui de leurs partenaires, à qui elles auront laissé croire qu'ils peuvent les combler. Sans doute est-ce là le signe que les hommes sont les destinataires privilégiés et majoritaires de cette littérature qui leur plaît certainement en partie parce qu'elle les conforte, au prix parfois de quelques supercheries, dans leur virilité, une virilité généreuse capable de rendre les femmes heureuses. L'analogie entre ces hommes qui achètent du plaisir dans les bras d'une prostituée et les lecteurs qui le recherchent dans les pages de ces romans est tentante. Dans les deux cas, le plaisir, né de la fiction, devient réalité dans l'acte sexuel ou l'acte de lecture et se prolonge dans le monde, une fois portes et pages refermées. Que le plaisir sexuel quitte le cadre clos des lupanars pour atteindre celui des romans populaires et qu'il devienne un objet d'inspiration et de succès

²⁴ *Id.*, p. 106.

²⁵ Francisco CAMBA, *La venganza de Gaitán*, La Novela de Hoy, N°245, 21/01/1927, p. 25.

²⁶ Alonso de SANTILLANA, *Las confidencias de Nelly*, La Novela Sugestiva, N°2, p. 62.

montre que le livre devient, non seulement un objet de consommation courant, mais aussi un véhicule de plaisir, à un moment où l'Espagne commence à faire la part belle à une civilisation du plaisir, à travers, par exemple, le théâtre, les salles de spectacles, les cinémas ou les chansons populaires. La civilisation des loisirs à laquelle accède le pays passe en partie par les maisons closes et les romans populaires.

Si les hommes fréquentent ces maisons closes pour y savourer un plaisir qui leur est souvent difficile de goûter à l'extérieur, on ne peut, cependant, le réduire au seul plaisir charnel. Il est évidemment présent et il reste le moteur de bien des désirs, mais c'est bien plus que l'on vient chercher dans ces lupanars, comme on s'en rend compte à la lecture de ces romans. De même que les pensionnaires de ces maisons permettent à leurs clients de savourer des plaisirs voluptueux interdits au dehors, elles leur offrent aussi une attention et une tendresse que le monde extérieur ne peut leur donner. L'espace fermé de ces lupanars constitue un refuge presque idéal et, en tout état de cause, idéalisé pour certains, ceux-là mêmes que le commerce de la société ne peut satisfaire. Ainsi, Gaitán, le mari sacrifié du roman de Francisco Camba, trouve dans les murs d'une maison close ce que le monde extérieur n'a jamais su lui donner et dont il doutait même de l'existence. La femme qui lui a ouvert ses bras, la bien nommée Amparo, lui fait découvrir tout simplement l'amour, l'attention et la tendresse, ce qui vaut à l'auteur cette comparaison lyrique, dont les sous entendus érotiques ne doivent, cependant, pas nous échapper: "Hubo entonces, sobre el mundo, dos seres verdaderamente felices. Alma la de Gaitán para el amor tan sólo nacida, cuerda muda y deseosa de vibrar, encontraba en el cuerpo de aquella pecadora la apetecida y dulce caja de resonancia que completase el instrumento"²⁷.

Ce bien être né du plaisir trouvé dans une maison close a des répercussions sur la vie de ce personnage, puisque c'est désormais un tout autre homme que ses collègues découvrent chaque matin. Et même si le bonheur ne saurait durer dans ces romans (Amparo finit par prendre peur de la force de cet amour et décide de rompre avec Gaitán qui, au même moment, découvre que sa femme le trompe et préfère se laisser mourir), il existe pourtant, grâce notamment à ces maisons closes. Est-ce un moyen pour les auteurs de revendiquer l'existence de ces lieux? Ces romans permettent, tout du moins, d'en montrer un autre visage, puisque, grâce au plaisir qu'ils offrent, ils deviennent nécessaires au bonheur non seulement des individus, mais aussi de la société dans son entier.

²⁷ Francisco CAMBA, *La venganza ...*, p. 29.

Le roman d'Augusto Martínez Olmedilla, *La moral de lo inmoral*, pousse le plus loin ce paradoxe d'un plaisir honteux devenu le point d'orgue de l'équilibre social. L'histoire commence alors que la Zambombona, la maison close d'une petite ville provinciale, vient d'être fermée à l'initiative d'un groupe de gens bien pensants. Les pages suivantes, sans lien apparent avec cet événement initial, mettent en scène quelques uns des scandales amoureux qui réunissent les protagonistes volontaires ou malheureux de cette fermeture. Felisa, l'épouse d'un notable de la ville opposé aux maisons closes, devient la maîtresse d'un des anciens clients de la Zambobona, pour lequel elle quitte son mari, alors que Paulica, la fille de la domestique du curé, met au monde en cachette un enfant né de ses amours avec un représentant de commerce de passage. Elle tue cet enfant avec l'aide de sa mère avant d'être arrêtée. La maison close est finalement réouverte, puisque sa disparition était à l'origine de tous ces scandales, comme l'avait annoncé le médecin qui citait Saint Augustin : "Suprimid las cortesanas y la sociedad sufrirá profundo desquiciamiento. Los lupanares son como las cloacas, que, construidas en los más esplendidos palacios, separan los miasmas infectos y purifican el aire"²⁸. Il ajoute, à la fin, bien plus prosaïque : "Éstas son las consecuencias, fatalmente inevitables. Si el novio de Paulica hubiera podido ir a casa de la Zambombona, no tendríamos que lamentar todo esto..."²⁹.

Les maisons closes ont donc un rôle d'équilibre à jouer dans la société : en permettant aux hommes de goûter au plaisir et d'assouvir leurs désirs à l'intérieur de leurs murs, elles garantissant, au dehors, la paix sociale. Le plaisir dont elles font commerce, comme ces romanciers, devient le point d'orgue de l'ordre social, d'autant qu'on ne les fréquente pas seulement pour assouvir des désirs charnels. On vient aussi dans ces maisons closes pour s'y retrouver entre amis, pour s'amuser, boire, chanter, discuter et pour y trouver un bien-être que l'espace —trop— policé de l'extérieur interdit. Ce sont autant d'espaces de sociabilité, libres et permissifs, qui deviennent le cadre de plaisirs variés. C'est ainsi qu'Augusto Martínez Olmedilla décrit la dernière visite de Jenaro et Pepe chez la Zambombona, avant sa fermeture : "Hicieron traer pastas y cervezas, ofrendaron por última vez en los altares de la Zambombona, y jugaron el postrimer julepe con las nereidas"³⁰. La maison close apparaît comme un espace ludique et récréatif, un lieu de divertissements où on se réfugie pour échapper à une société qui semble regarder encore avec crainte et méfiance le plaisir.

²⁸ Augusto MARTINEZ OLMEDILLA, *La moral de lo inmoral*, La Novela de Hoy, N°32, 22/12/1922, p. 12.

²⁹ *Id.*, p.61.

³⁰ *Id.*, p. 17.

Il est particulièrement révélateur que, dans ces romans, la société espagnole cherche à mettre à l'écart ces lieux et qu'elle rejette les plaisirs dont ces maisons font commerce aux marges des villes, comme si elle était partagée entre gêne et attirance à leur égard. Pourtant, ces romans le montrent, ces lieux excentrés et marginalisés sont le point d'équilibre de la société dans son ensemble ou, du moins, —c'est là une restriction de taille— d'une société essentiellement masculine, à qui l'on permet ainsi de se réconcilier avec le plaisir ou, simplement, de se familiariser avec lui. Les prostituées sont l'instrument d'un plaisir utile et nécessaire aux hommes, comme les auteurs se plaisent à le démontrer au fil de leurs romans. Ces romanciers jouent un rôle essentiel dans cette découverte et cette revendication, à travers la littérature à grande diffusion, d'un monde de plaisirs salutaires.

Les représentations du plaisir qu'ils proposent dans ces romans pourront souvent paraître timides, on a pu s'en rendre compte, mais, sans doute, cette retenue est-elle nécessaire pour permettre aux lecteurs d'apprivoiser des plaisirs qui étaient encore vus par certains avec défiance. Surtout, le plaisir est à moins à découvrir dans les descriptions des actes amoureux, tout juste évoqués et souvent résumés à quelques baisers chastes et à des soupirs à peine exhalés, que dans ces allusions à double sens que les lecteurs sont invités à déchiffrer, comme Serge Salaün la rappelle à propos du théâtre érotique : "En Espagne, tout passe par la «segunda intención», le double sens, l'allusion, la métaphore ou la métonymie, et le «beso» en vient à recouvrir toutes les manifestations de l'échange amoureux"³¹.

L'évocation de l'érotisme passe donc par la suggestion, l'ellipse, le double sens qui font du plaisir un jeu habile de dissimulation et de dévoilement. Le lecteur devient le complice de l'auteur qui lui demande de deviner et déchiffrer ce qu'il s'est plu à masquer. Dans les maisons closes, comme dans les romans, le plaisir est l'objet d'une quête et sa jouissance est d'autant plus grande qu'aura été subtile la démarche pour y parvenir. Certains textes sont peuplés d'allusions, souvent habilement voilées, à la libido masculine, à des fantasmes de possession et de pénétration qui, s'ils s'expriment souvent de manière un peu convenue (on peut penser, par exemple, aux fameux coups de heurtoir qui viennent frapper la porte d'entrée de la maison de Doña Milagros, ou à la métaphore de la clef), prennent parfois une apparence un peu différente. Les auteurs, qui choisissent certains termes pour la polysémie, multiplient les énoncés à double sens et les allusions plus ou moins voilées, et jouent ainsi avec les attentes du lecteur. L'écriture devient un acte jouissif qui repose sur des éléments connus et inconnus, sur la surprise et la reconnaissance, sur le dit et le non-dit, sur l'attente et la frustration, le

³¹ Serge SALAÜN, "Les mots et la «chose»...", p. 226.

désir et son accomplissement, mais aussi sur le détournement des habitudes ou, au contraire, leur réalisation. En définitive, peut-être en est-il de la littérature comme de l'érotisme, le plaisir est là où on l'attend, mais ailleurs aussi, là où on ne s'attendrait pas à aller le chercher, ni encore moins à le trouver. Il repose sur la multiplicité du dire, comme Iris Zavala la rappelle, dans cette définition du discours érotique : "es un discurso de prodigalidades de significantes, de acumulaciones de signos y referentes, donde se mezclan el juego y el placer mediante la incitación de los discursos y valoraciones que intensifican el habla sobre el cuerpo y sus partes"³².

Plaisir textuel et plaisir charnel sont ainsi intimement liés, comme le montre cet extrait tiré de *La Casa de las confidencias* où se confondent l'acte d'écriture et l'acte sexuel (et l'humour de la « segunda intención »). La prostituée qui décrit l'écrivain venu se réfugier dans sa chambre pour mieux écrire résume à sa manière les tourments de la création :

¡Ah! Cómo haces correr tu estilográfica. Déjame que vaya a buscar a Carmen y a Rebeca para que vean este prodigio... Pliegas los labios, sacas la lengua, miras al techo... ¡oh! No me mires con esos ojos, que me asustas... Es verdad que tienes aspecto de estar sufriendo. Estás rojo, con grandes venas en la frente. ¿Vas bien? Sí, parece que sí. Yo soy la que hace correr tu estilográfica. Bravo. Qué rápido va. Reposa un instante. ¿No tienes sed? Un esfuerzo más...³³.

Les maisons closes sont donc le lieu de toutes les expériences du plaisir, aussi bien charnelles que littéraires. Les clients, comme les lecteurs, viennent y chercher un plaisir qu'ils ont acheté et qui leur est promis. Les femmes en sont l'instrument et l'objet, et les hommes sont les principaux destinataires de ce plaisir qu'ils goûtent et contemplent à la fois. Ce plaisir devient, en partie grâce à ces romans populaires, un bien de consommation massif dont la représentation ne s'est, pour autant, pas encore définitivement libérée de ses entraves et de ses préjugés. Elle est, en quelque sorte, à l'image d'une société espagnole partagée entre le poids d'une morale pudibonde et la volonté de s'intégrer à une Modernité qui est celle d'une civilisation du plaisir.

³² Iris ZAVALA, "Erotismo, transgresión y pornografía", dans M. DIAZ-DIOCARETZ, I. M. ZAVALA. (Coord.), *Discurso erótico y discurso transgresor en la cultura peninsular*, Madrid, Tuero, 1992, p. 161.

³³ Marcel DUVERNOIS, *La Casa de las confidencias...*, p. 27.

Bibliographie

1) Œuvres

- BELDA, Joaquín, *El amigo de la Curri* (La Novela de Hoy, n°5, 16/06/1922)
 BELDA, Joaquín, *Javiera Pompadour* (La Novela de Hoy, n°260, 6/05/1927)
 CAMBA, Francisco, *La venganza de Gaitán* (La Novela de Hoy, n°245, 21/01/1927)
 CARRERE, Emilio, *El diablo de los ojos verdes* (La Novela de Hoy, n°13, 11/08/1922)
 CARRERE, Emilio, *La desconocida de todas las noches* (La Novela de Hoy, n°256, 6/04/1927)
 CARRERE, Emilio, *La novela de un libertino* (La Novela de Hoy, n°269, 8/07/1927)
 CARRERE, Emilio, *La Venus de encrucijada* (La Novela de Hoy, n°281, 30/09/1927)
 EL CABALLERO AUDAZ, *Bestezuela de placer* (La Novela de Hoy, Número Almanaque 1923)
 FERNANDEZ FLORES, Wenceslao, *La mujer en Febrero* (La Novela de Hoy, Número Almanaque 1923)
 FOREST, D. de, *Un crimen en el París de 1891* (La Novela Pasional, n°172, Ve année)
 GUTIERREZ GAMERO, E., *La Gotera* (La Novela de Hoy, n°22, 13/10/1922)
 HOYOS Y VINENT, Antonio, *O,60* (La Novela de Hoy, n°272, 29/07/1927)
 MARDELEY, Jorge, *Hable Usted con mi marido* (La Novela Pasional, n°166, Ve année)
 MARTINEZ OLMEDILLA, Augusto, *La moral de lo inmoral* (La Novela de Hoy, n°32, 22/12/1922)
 PRECIOSO, Artemio, *Villa-Miel* (La Novela de Hoy, n°279, 16/09/1927)
 PUJOL, Juan, *Doña Milagros* (La Novela de Hoy, n°273, 5/08/1927)
 RETANA, Álvaro, *El veneno de la aventura* (La Novela de Noche, n°4, 15/05/1924)
 SANTILLANA, Alonso de, *Las caricias del otro*, (La Novela Pasional n°171, Ve année)
 VALERO MARTIN, Alberto, *Se perdió para siempre* (La Novela de Hoy, n°283, 14/10/1927)
 VIDAL Y PLANAS, Alfonso, *La casa de Pepita* (La Novela de Hoy, n°31, 15/12/1932)

2) Etudes critiques

- BLAS VEGA, José, "La Biblioteca de López Barbadillo y sus amigos. 1914-1924.", *Cuadernos de Bibliofilia*, 4, Avril 1980, pp. 43-63. BLAS VEGA, José, "La novela corta erótica española", *El Bosque*, n°10.11, Janvier-Août 1995, pp. 35-45.
 BLAS VEGA, José, "Novela erótica de los años veinte", *Noticias bibliográficas*, 23, Septembre-Octobre 1991, pp. 5-7.
 CORBIN, Alain, *Les filles de nocces, misère sexuelle et prostitution*, Paris, Flammarion, 1978.
 COSTE, Grégory, *Érotisme et modernité dans l'œuvre narrative d'Álvaro Retana (Jeux d'Eros et de miroirs)*, Mémoire de Maîtrise, sous la direction de S. Salaün, Université de Paris III-Sorbonne Nouvelle, 2001.
 CRUZ CASADO, Antonio, "La homosexualidad en algunas narraciones españolas de principios de siglo", *El Bosque*, n°10.11, Janvier-Août 1995, pp. 187-199.
 CRUZ CASADO, Antonio, "La novela erótica de Antonio Hoyos y Vinent", *Cuadernos hispanoamericanos*, n°426, Décembre 1985, pp. 101-116.
 GOULEMOT, Jean, «Préface» à "De erótica hispanica. De l'obscène et de la pornographie comme objets d'études", *Cahiers d'Histoire culturelle*, Tours, n°5, 1999.
 GUEREÑA, Jean-Louis., "De erótica hispanica. De l'obscène et de la pornographie comme objets d'études", *Cahiers d'Histoire culturelle*, Tours, n°5, 1999, pp. 19-32.
 LITVAK, Lily, "Una chica de pelo corto, cigarrillo y carnet de conducir. Un arquetipo femenino en la novela erótica de entreguerras", *El Bosque*, n°3, Septembre-Décembre 1992, pp. 19-31.
 NORA, Eugenio G. de, "Literatura galante y "novela erótica". El género rosa", *La novela española contemporánea*, Madrid, Gredos, 1962, t 1, pp. 383-430.
 REBOLLO TORIO, Miguel A. "Notas sobre la lengua de Joaquín Belda", *Anuarios de estudios filológicos*, n°5, 1982, pp. 153-165.
 RIVALAN GUEGO, Christine, *La Littérature (romans et nouvelles) populaire et légère en Espagne 1894.1936*, Rennes, Université de Rennes II, 1995. (Thèse de doctorat)
 SALAÜN, Serge, *El Cuplé (1900-1936)*, Madrid, Espasa Calpe, 1990.
 SALAÜN, Serge, "Les mots et la «chose». Le théâtre «pornographique» en Espagne", dans *Réel, Virtuel et Vérité*, Hispanistica XX, 19, 2001, pp. 211-231.
 SANTONJA, Gonzalo, "En torno a la novela erótica española de comienzos de siglo", *Cuadernos hispanoamericanos*, n°427, Janvier 1986, pp. 165-174.

ZAVALLA, Iris, "Erotismo, transgresión y pornografía", dans M. DIAZ-DIOCARETZ, I. M. ZAVALA. (Coord.) *Discurso erótico y discurso transgresor en la cultura peninsular*, Madrid, Tuero, 1992, pp. 155-181.